

L'Abuille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Coult et Bienville.

Internet at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Op ticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit, Centgrade. Rows for 9 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Nos autorités sanitaires de ville.

Nos autorités sanitaires de ville ont, à leur dernière réunion, longuement discuté, entr'autres questions importantes, celle des citernes, des puits et des fosses d'aisance.

Dans son rapport annuel, le Président de la Commission d'hygiène, le Dr O'Reilly, a très fortement recommandé l'adoption d'une ordonnance décrétant la suppression de tous les puits en ville, excepté les puits artésiens.

Le Dr O'Reilly est favorable à la suppression des citernes et des fosses d'aisance, mais il se doute de la difficulté qu'il y aura à mettre à exécution toute loi à cet égard, aussi veut-il que l'ordonnance en question soit inattaquable, quant à sa légalité.

I dit entr'autres choses dans son rapport, que l'abandon par le gouvernement des travaux que poursuivait anciennement l'Hôpital de Marine à l'égard de la quarantaine rend possible l'importation en ville de maladies pestilentielles, la quarantaine étant le plus sûr moyen de s'en préserver. Il convient donc, croit-il, de mettre en vigueur avec la plus grande rigidité les lois qui ont trait à la destruction des mosquées.

Reconnaissant l'efficacité de ces mesures préventives, le service de surveillance a été repris et son exécution est entourée des plus grands soins. Mais il n'est pas de système parfait quelle qu'en soit la nature; c'est pourquoi la quarantaine maritime n'est qu'un moyen imparfait de se garder contre l'invasion des maladies; et resteront inépuisables les précautions que nous prenons pour combattre la naissance ou la diffusion de certaines maladies, tant que ne seront pas supprimés ces réservoirs d'eau que l'on nomme citernes et ces fosses d'aisance que nous ont légués nos ancêtres.

Toute citerne où dort une eau qui se corrompt chaque jour de plus en plus, ajoute le Dr O'Reil

ly, rend inutile notre sanitation avancée, dont cependant nous sommes si fiers. Chaque d'elles nous apparaît comme un monument de sublime fidélité, de tendre attachement aux fausses idées, d'autrefois, ou le témoignage d'une parcimonie de la pire espèce, nuisible malheureusement à la salubrité publique.

L'enlèvement forcé des citernes dépend de la Commission des Eaux et des Egouts, le pouvoir lui en est donné par la loi; mais la fermeture des puits, les puits artésiens exceptés, peut être ordonnée par le Conseil Municipal.

Citernes et puits ont une importance trop grande dans la question de l'hygiène publique pour que nous n'en fassions pas l'objet de nos plus grands soins, le sujet de nos plus sérieuses études.

Le Dr O'Reilly dit en terminant son rapport que l'eau des puits sert aux fermiers pour abreuver leurs animaux, arroser leurs terres et dans les laiteries pour laver les ustensils, ce qui est très dangereux.

Que la ville fasse fermer les puits et supprimer les citernes, fort bien; mais alors qu'elle nous fournisse l'eau à un prix accessible aux bourses les plus humbles.

Il est difficile de dire où s'arrêteront les exigences de la Commission des Eaux et des Egouts. Nous devons avoir l'eau en abondance raisonnable et à un prix minime; elle nous est, au contraire, mesurée et vendue plus cher qu'avant; et l'imposition la plus grande est celle d'un compteur qu'il nous faut acheter ou louer.

La famille du capitaine Fiegenschuh.

M. Paul Déroulède, dont on connaît la généreuse initiative, a reçu du frère du capitaine Fiegenschuh, la touchante lettre que voici:

Robertson, le 23 février 1910

Monsieur, je ne sais pas assez bien le français pour vous dire combien mon vieux père vous aime. Notre cœur vous écrit. Mais je puis dire une chose: merci! merci!

C'est un Alsacien qui vous serra la main.

VICTOR FIEGENSCHUH.

D'autre part le correspondant alsacien du "Paris-Journal" raconte en ces termes une visite qu'il a faite aux parents du capitaine:

La pièce où les vieux parents du capitaine m'ont reçu est une chambrette toute basse, presque nue, où trahissent de pauvres chaises et une table sans tapis, sur laquelle je vois la dépêche de Paul Déroulède.

Il m'a dit toute leur reconnaissance pour ce geste de bon Français.

Le vieux père Fiegenschuh qui n'a pas lu de journaux depuis 1895, car il a perdu l'usage de la vue, a cependant retenu le nom du président de la Ligue des patriotes, et il me cite quelques détails de sa vie.

D'autre part, les Fiegenschuh ont reçu, avec non moins de reconnaissance, un chèque de 200 francs de la Société de géographie de Paris.

Ces marques de sympathie française touchent les vieux Fiegenschuh jusqu'au plus profond du cœur.

Rappelons que le gouvernement français n'oublie pas la famille du jeune héros de l'Onadaï et qu'un bureau de tabac lui sera attribué.

SOUVENIRS DE FEZ Chez Moulay-Hafid.

Ce Moulay-Hafid, qui fait mine de céder enfin à nos menaces, j'ai eu avec lui, il y a deux ans, une longue conversation; et ce Si Kaddour ben Ghabrit, qui hier portait à M. Pichon la nouvelle de la nomination, apparente, de son souverain à nos légitimes exigences, c'est chez lui que j'ai pendant l'audience que m'accorda le Sultan, voulu bien me servir d'interprète. Interprète merveilleux, convient-il d'ajouter, aussi avisé des finesses de notre langue, des souplesses de notre argot parisien, qu'instruit des dogmes imagés du Coran; excellent diplomate par surcroît, à qui de nombreux séjours à Paris ont laissé le goût de notre civilisation et un penchant à la franchise, méritoire chez un musulman. Ben Ghabrit est un Algérien, fixé depuis plus de vingt ans au Maroc. Il s'habille d'étoffes de soie de nuances tendres; met des bas dans ses babouches, et cultive l'ironie que la solennité du geste tempère; officier de la Légion d'honneur, il a été d'abord attaché à notre légation de Tanger en qualité de drogman, puis de conseiller pour le droit musulman. Il accompagne aujourd'hui à Paris la mission marocaine dont le chef est El Mokri. Il était à Fez lorsque je partis de Tanger pour gagner à petites journées la capitale de l'Empire chrétien et c'est à lui que je devais remettre à mon arrivée une lettre de notre ministre, M. Regnaud.

De Tanger à Fez, il faut compter, en ne se pressant pas, onze étapes. On voyage à cheval, emportant avec soi provisions et matériel de campement. Ma petite caravane se composait d'un soldat du Sultan, qui avait, paraît-il, mission de veiller sur mes jours, mais sur mes jours seulement, car pendant les nuits il lui plaisait fort souvent d'aller au douar voisin porter des nouvelles fraîches aux Marocains ses frères. Il s'appelait, en arabe, "Al-mourenou"; d'un jeune interprète également Marocain nommé Mohamed, intelligent et dévoué, mais trop indifférent à la langue française; d'un cuisinier qui n'avait qu'un œil; d'un valet de chambre (!) préposé au service de ma tente et de sept muletiers - tons Arabes. Je ne vous raconterai pas le voyage ni ne tenterai de faire accroire que j'ai couru le moindre danger. Ce qu'il faut dire, c'est que c'est là un des plus merveilleux trajets que l'on puisse faire, une chevauchée de légende à travers un pays qui vous laisse en manière de souvenir l'obsession du rouge sous toutes ses teintes: rouge le soleil, d'un rouge barbare dans l'incendie du couchant; rouge la terre, dont la poussière soulevée au pas des chevaux vous enveloppe d'une sorte de buée rutilante qui sent la vanille et la cannelle; rouge-brun les murs de donjons qui s'effritent dans la chaleur lourde au passage des lézards; rouge les énormes troupeaux de bœufs qui de loin en loin barrent la plaine; rouge sombre les chameaux accroupis sur le sol brûlant; roses les flamants qui, sur une patte, méditent, et roses surtout, adorablement roses, d'un rose de cuivre clair, les corps minces et sveltes de ces paysannes marocaines, hautes et graves, qui, à la fin du jour, viennent, au pas près du quel on campe, emplir leurs larges cruches de grès, d'une eau où

tremble le reflet du dernier rayon de soleil. Sans un regard pour l'étranger qui passe, elles regardent leurs mesures, leur fardeau à la hanche ou sur l'épaule, lentes et superbes, statues de métal rose, dont les haillons qui les couvrent dévoilent en flottant au vent la magnificence. Le Maroc est rouge.

Mais c'est de Fez surtout qu'il importe de parler. On y compte 120,000 habitants. Lorsque j'y entrai, il y avait, en tout, dans la ville, sept sujets européens, et cette circonstance contribua, je l'avoue, à accentuer l'effet de dépaysement craintif ressenti en franchissant la porte, — une porte, qui, à l'époque dont je parle, ne s'ouvrait devant l'étranger qu'au prix de difficultés sans nombre, de pourparlers agaçants et assés de pourboires répétés. Ben Ghabrit! Oh! est Ben Ghabrit! Laissez assez clamer de fois par cet excellent Mohamed, cette question? pendant que nous défilions, raidis sur nos chevaux en un effort de dignité, à travers les silencieuses ruelles de cette cité du moyen âge, dont la foule semble glisser en un perpétuel frottement d'ombres muettes et molles devant les étalages baroques des boutiques où gisent de gros marchands accroupis en des somnolences de bouddhas! Ben Ghabrit! Ben Ghabrit! Enfin je le trouvai et ce fut un des plus délicieux moments de mon aventure que celui où je l'entendis me dire en pur français, avec un joli geste arabe qui me montrait d'un même mouvement une maison basse et des jardins frais: "Vous êtes ici chez vous!"

Il les charmes de la demande d'audience. L'atin, il me préviend. "C'est pour aujourd'hui; Sidna vous attend à midi." (Sidna, c'est le sultan, c'est Moulay-Hafid.) Il ajouta: "Il faut vous habiller tout en blanc et mettre des bottes; je m'occuperai de l'escorte et des mules.... La mule est, au Maroc, la monture de gala.

L'escorte! Elle se compose de cavaliers qui montaient des chevaux, tout harnachés de vert; nos mules étaient drapées d'étoffes sarrasines, et c'est en cet équipage qu'avec Ben Ghabrit je pris, par une chaleur torride, le chemin du palais. On nous fit d'abord pénétrer dans le "méchouar", une vaste cour fermée de hautes murailles. Nous avions de la chance, car notre visite coïncidait avec une cérémonie trop rare, la paye des guerriers de la garde. C'est vous dire qu'il était là un grand complet. Sidna les passait en revue incessamment, et par là il faut entendre que Moulay-Hafid, assez facile, semble-t-il, dans le choix de ses illusions, regardait avec une rare patience la même musique, dont les artistes étaient revêtus de longues robes traînant à terre, passer et repasser devant ses yeux, les mêmes hordes de soldats, drapés de burnous multicolores, défilant et reflétant sans cesse. Cela dura au moins deux heures. Pendant ce temps, des groupes de gens en guenilles, à plat ventre sous des canons, hurlaient des lamentations lugubres. Ben Ghabrit m'expliquait que c'étaient là des hambles qui venaient réclamer auprès du sultan contre les exactions des grands. Présenter requête sous cette forme s'appelle, en langage feshi: à appeler au canon! La vérité me force à reconnaître que Moulay-Hafid paraissait s'intéresser assez peu au sort de ces plaignants. Comme leur cri empêchait d'entendre la musique, on leur donna, pour les faire taire, des coups de bâton.

Lorsque la revue fut enfin terminée, un grand diable de nègre habillé de vert (le grand

maître des cérémonies, paraît-il) nous conduisit dans une sorte de vestibule, haut comme la nef d'une cathédrale; dans une niche, il y avait un canapé doré et, au-dessous du canapé, un gros homme à lunettes, assis sur ses talons. Ben Ghabrit nous présenta. C'était le premier ministre, Si Abbas el Fashi. Nous étions encore à échanger des congratulations, lorsque Moulay-Hafid entra et s'assit sur le canapé. Ben Ghabrit et le premier ministre se mirent aussitôt à genoux. Je saluai, je saluai même trois fois de suite, ainsi qu'il m'avait été recommandé. Sidna fit un signe, un nègre rapporta un sac rempli d'or, sans doute, autant que j'en puis juger par le contact, que l'on recouvrit d'un velours rose, et je fus invité à m'asseoir.

Je jure sur l'honneur qu'à peine installé, cette réflexion baroque me traversa l'esprit: Il ressemble, me dis-je en regardant Moulay-Hafid, d'une façon étonnante à Gaillard, l'ancien directeur de l'Opéra. Etait-ce un souvenir de l'"Africaine"? Mais ce qu'il y eut de plus curieux, c'est qu'à l'instant précis où je m'abandonnais à ce rapprochement, Sidna me désigna d'un doigt sévère à Ben Ghabrit, lui dit: "Il ressemble au portrait de Pichon!" Tant il est vrai qu'en tous pays, l'esprit humain a les mêmes manies.

L'audience dura quatre heures, au bout desquelles j'étais si ankylosé par cette trop longue station sur un sac, que j'eus toutes les peines du monde à me lever. Rapporter ce que me dit le sultan n'aurait, aujourd'hui aucun intérêt, d'abord parce que j'ai déjà raconté autre part et aussi parce que le temps a rendu vaines les promesses faites et suspectes les bonnes intentions exprimées.

Moulay-Hafid parlait avec une extrême volubilité et coupait fréquemment son discours d'éclats de rire bruyants qui vibraient avec une sonorité alarmante dans sa mâchoire de sauvage. Je me rappelle nettement avoir pris, au cours de cette audience, la résolution de quitter Fez le plus tôt possible.

Ma visite était contemporaine des événements d'Orient: la révolution de Constantinople et celle de Bulgarie.

Comme je faisais allusion à cette dernière, Sidna me demanda brusquement: — Qu'est-ce, la Bulgarie? — Si j'avais une carte, répondit-il, il me serait plus facile.... Moulay-Hafid envoya chercher une carte. On apporta une mappe-monde. J'indiquai l'emplacement de la Bulgarie dans le monde et de son petit cours de géographie et d'histoire européenne.

Il faut croire que je suis mal me faire comprendre, car Moulay-Hafid me dit dans un éclat de rire ardent comme un chant de trompette, en me montrant la boule figurant le monde: — Vraiment cet instrument est commode; ne pourrais-tu m'en procurer un second.... "Mais où il n'y ait que le Maroc!"

Je promis sans défiance, car il faut toujours promettre tout au sultan du Maroc, quand on est à Fez huitième Européen sur 120,000 Marocains. Mais cette promesse, on ne m'en voudra pas, j'espère, de n'avoir pu la tenir.

G. de MAIZIERE.

Nominations présidentielles.

Washington, 9 mars.—Le président Taft a nommé aujourd'hui les juges de la nouvelle Cour d'Appel de Douvres.

Cette cour sera présidée par M. Robert Montgomery, du Michigan.

Les autres juges seront: MM. W. Hunt, du Montana; James F. Smith, de la Californie; Orion M. Barber, du Vermont, et Marion Deveries, de la Californie.

Ces juges entreront en fonction sitôt que leur nomination aura été ratifiée par le Sénat.

THEATRES.

TULANE.

Les représentations de "The Boys and Betty" au Tulane sont toujours très suivies et le public ne se lasse pas d'applaudir l'excellente comédienne Marie Cahill.

Cette comédie musicale ne sera donnée qu'une seule fois en matinée cette semaine, samedi à 2 heures.

A partir de dimanche soir la direction du Tulane met à l'affiche "Fath-r and the Boys" une des plus jolies comédies de George Ade. Le premier rôle de cette pièce sera tenu par William H. Crane, l'un des premiers acteurs de la scène américaine.

CRESCENT.

"Graustück" est incontestablement une des pièces les plus populaires qui aient été données cette saison sur la scène du Crescent, car il y a foule à chaque représentation.

M. Maurice Brierre, le jeune acteur néo-orléanais qui tient avec une grande distinction le premier rôle, marche de succès en succès. La semaine prochaine les habitués du Crescent auront le plaisir d'applaudir la célèbre troupe de Minstrels de George Primrose.

ORPHEUS.

C'est toujours devant des salles comblées que sont données les représentations de l'Orpheus, et ce succès s'explique aisément par l'excellence du programme.

Les numéros sont variés et fort bien exécutés, aussi les applaudissements ne sont-ils pas ménagés aux artistes.

Peary ne sera pas promu au rang de contre-amiral.

Washington, 9 mars.—Par un vote presque unanime le sous-comité des affaires navales de la Chambre a décidé aujourd'hui de n'accorder aucune promotion ni récompense au commandant Robert E. Peary tant qu'il n'aura pas fourni la preuve indiscutable de sa découverte du Pôle Nord.

Le représentant Roberts, du Massachusetts, a résumé l'opinion générale des membres du sous-comité en faisant la déclaration suivante: "Je suis absolument opposé à ce que le Congrès accorde une récompense au commandant Peary, tant que les preuves de sa découverte n'auront pas été publiées."

"Il n'est pas douteux que les membres du comité seraient embarrassés de rendre une décision si les rapports de Peary leur étaient soumis, car ils ne sont pas des savants, mais le pays saurait au moins pourquoi nous honorons cet explorateur."

"Rien, absolument rien ne nous a été présenté qui puisse nous prouver que Peary a découvert le Pôle, excepté les déclarations de certains gentlemen."

"Les membres du comité des affaires navales pourraient ils dans ces conditions présenter un projet de loi à la Chambre? Ils se mettraient dans une posture ridicule."

Conférence à l'Université Tulane.

Demain, à onze heures du matin, sous le patronage du Cercle Français de l'Université Tulane, M. Henry Jewett Furber, de Chicago, fera une conférence à l'Université, et le public y est cordialement invité.

M. Furber parlera en anglais des Américains dans les Universités françaises et saura intéresser ses auditeurs, car c'est un homme dont les connaissances sont vastes et qui a beaucoup voyagé.

Ses principales études, il les fit dans une des grandes universités de Chicago, et y reçut le degré de Bachelier-ès-Sciences. Plus tard, il passa quatre années à Berlin, Leipzig et Halle où il se livra à d'autres études qui lui valurent dans cette dernière ville de très hautes distinctions, celle notamment de M. A. Il vécut quelque temps en France où il travailla avec succès à faciliter à ses compatriotes l'entrée des Universités françaises. Le gouvernement français reconnut l'utilité de ses services en le décorant de la Croix de la Légion d'honneur.

Il est sur l'invitation du Prof. Alcega Fortier, toujours heureux d'entendre parler avec éloge de la France, de son génie, de ses œuvres, que M. Furber a bien voulu faire la conférence en question. Le Cercle Français a pour Président M. René Le Gardeur, et pour Secrétaire M. Arnoult.

Des débris du remorqueur Nina.

Norfolk, Vie, 9 mars.—Le croiseur "Birmingham" des Etats-Unis a pris la mer ce matin pour recueillir un canot de sauvetage du remorqueur "Nina" qui a disparu.

Le canot a été trouvé, d'après des rapports de la télégraphie sans fil, près de Metonkin Inlet, à 15 milles au nord de Hog Island, sur la côte supérieure de la Virginie.

Le "Birmingham" va faire des recherches dans les environs dans l'espoir d'obtenir quel que nouvelle trace du vaisseau perdu et peut-être les cadavres de ceux qui ont péri quand il a sombré en se rendant de Norfolk à Boston au commencement de février.

En l'honneur du duc de Manchester.

Port Arthur, Texas, 9 mars.—John W. Gates prépare une magnifique réception au duc et à la duchesse de Manchester, quand ils visiteront sa superbe propriété à Port Arthur, à leur retour du Mexique. Des parties de chasse sont organisées ainsi que des excursions de pêche sur la baie et les cours d'eau de l'intérieur.

Un banquet et des divertissements variés sont compris dans le programme. Il est donné à entendre que des personnages distingués de tous les points du pays seront les hôtes de M. Gates pendant la visite de la famille ducale.

Les confetti.

Il ne faut pas croire que les confetti datent d'hier, lisez cette chronique datée de 1572: "C'était lors formé deux parties qui se bombardèrent tout le jour durant avec force engins de papier, pour le plus grand plaisir et esjoissance des spectateurs. Et d'aucuns se baissaient pour les ramasser et jeter à nouveau, ce qui amena force batteries et fut défendu par les hautes magistrats." Par exemple, si les confetti sont vieux, leur fabrication s'est perfectionnée dans les temps modernes. On a créé pour les faire des machines spéciales: avec une de ces machines on obtient à la minute 250,000 confetti soit 16 millions à l'heure, ce qui fait à peu près 50 kilos. Les feuilles de papier superposées par 25 passent sous une rangée de 64 pointons qui s'abattent 200 fois par minute. Certaines fabrique parisiennes en produisent annuellement 800,000 kilos dont 600,000 pour l'exportation.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Comment le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL QUATRIEME PARTIE

VIE PERDUE

XI ADIEU PARIS!

(Suite.)

"C'est la restitution du sacrifice que vous avez fait et qui vous eût acquis toute ma recon-

naissance, si vous aviez usé envers moi de la douceur, des soins et des égards qu'un homme de cœur témoigne à toutes les femmes dont il recherche les faveurs, fissent-elles parmi les plus malheureuses et les plus indignes.

"Adieu. Que vos ressentiments s'éteignent aussi aisément que les miens!"

"Tâchez d'oublier le passé et faites-vous un avenir qui en soit la réparation.

"Ce n'est pas le vôtre d'un ennemi.

"VALENTINE."

Georges Dufresne posa le chèque sur une petite table à côté de lui.

Il était bien de cent mille francs à son ordre. La signature lui était complètement inconnue, mais non pas l'endroit où l'argent était déposé.

La scène de la mairie et la lecture de cette lettre l'achevaient. Il était trois heures environ.

Il se rendit à la Banque de France où il encaissa sans la moindre difficulté le montant de son chèque en se disant, avec un reste de sa régularité d'autrefois et de son amour de l'argent qu'une somme de cent mille francs est toujours bonne à toucher et précieuse!

Et il retourna à son appartement et, du haut de son balcon, il jeta un dernier regard à ce Paris dont les tentations l'avaient dévoyé et perdu.

La nuit arrivait.

Des milliers de clartés s'allumaient de tous côtés et les vitrines des magasins étincelaient.

Sur le trottoir sous ses fenêtres, des femmes circulaient entre les deux rangées d'arbres comme des ombres serrées dans leurs jaquettes ou leurs manteaux et, dans la foule des passants, dans le sord, tumulte des voitures roulant sur la chaussée, il lui semblait entendre les paroles provocantes monter jusqu'à lui.

Ses lèvres se crispèrent; ses doigts s'incrustaient dans le fer du balcon sur lequel il s'appuyait et, dans un mouvement de colère, il se redressa de toute sa hauteur, monta le poing à cette vitre de l'entrée et de plaisir, et il s'écria d'une voix rauque: — Adieu, Paris! C'est toi qui m'as pourri et gangrené! Adieu! Il entendit le tintement cristallin de sa pendule qui sonnait

six heures; il s'empara à la hâte de quelques objets qu'il voulait emporter avec lui; il se précipita dans l'escalier, le descendit avec une rapidité d'avalanche, passa devant le loge du concierge en lui jetant ces quelques mots: — Je m'en vais. S'il vient des lettres, renvoyez-les moi à Villequier.

Et il courut au chemin de fer où il arriva au moment où le train allait se mettre en marche. Quelques secondes plus tard, il était en route pour son pays natal.

A la même heure, Gabrielle, renforcée depuis quelque temps dans ses magasins, passait dans son cabinet.

Une lettre! Elle était de Valentine.

"Chère amie, Venez dîner ce soir rue Fortuny.

"Nous inaugurerons toutes les deux mon nouveau "logement."

"C'est une féerie. Vous verrez. J'y ai trouvé tout ce qu'une femme peut désirer et le donateur qui m'attendait. J'ai été très paternel, plein des plus délicates attentions et d'une réserve qui m'a profondément touchée. En somme il est très bon et aussi doux que généreux. Je crois qu'il aura pour moi

ce qui m'est plus précieux que tout le reste, une bonne et indulgente amitié.

"Est ce tout ce que j'avais entrevu dans mes rêves de jeune fille?"

"Non sans doute. Mais c'est plus que tant d'autres n'en obtiennent des hommes de vie.

"Enfin c'est fait. Il n'y a plus à revenir sur la parole donnée et je ne la regrette pas.

"Venez, n'y manquez pas. Vous me direz ce qui s'est passé après ma fuite.

"Je devrai pendant quelque temps user de prudence, car vous ne pouvez comprendre la violence du caractère de ce malheureux; mais j'ai ici trois domestiques dont M. le duc m'a dit être sûr comme de lui-même.

"Il y a une espèce de concierge ou de factotum robuste et incorruptible, une cuisinière et une femme de chambre qui me plaisent beaucoup. A bientôt, chère Gabrielle. M. Dufresne est remboursé. Ne redoutez rien de l'avenir. Vous serez loi une amie qui vous obtiendra toutes les protections utiles. J'espère du reste que les circonstances continueront à vous favoriser et que nous n'en aurons pas besoin. Votre affectionnée, VALENTINE."

lez. Je comptais sur vous. M. Larbrouse a dû être content!"

Gabrielle sourit et se dit: — Certainement j'irai! Pauvre petite! Elle a du cœur et de l'esprit. Quel malheur si elle était tombée en de pareilles mains!

Et souriant à son invisible protégée: — A tantôt, ma belle!

Georges Dufresne réalisait vers les vallées normandes et, les yeux fixés, lui aussi, sur cette vision dont il s'éloignait, il se disait: — Elle a raison! J'aurais pu m'en faire aimer peut être et c'est par ma faute que je l'ai perdue.... comme l'autre!

XII DANS L'OMBRE

Lorsque vers dix heures du soir il arriva à Candebou, sans avoir averti personne, il descendit du train et se glissa à travers la gare comme un malfaiteur qui craint d'être aperçu et se faufille dans les groupes de voyageurs, le manteau relevé sur le nez, avec la peur d'être reconnu d'un passant.

Un gendarme de planton devant la gare lui produisit une sorte d'épouvante et, instinctivement, comme un lièvre qui veut éviter le plomb du chasseur, il obliqua d'un autre côté pour n'être pas pris au collet.

Le gendarme dit à demi-voix: — A huit heures, si vous vou-

— Voilà M. Dufresne de l'Or-fraisière qui se défend.

— Pas possible, fit l'homme au képi de soldat. On affirmait pourtant qu'il se mariait aujourd'hui. Il aura quitté sa femme de bonne heure.

— C'est sans doute pour ses terres qu'il revient. Est-ce que la vente n'a pas lieu demain?

— Il paraît!... Il bazarde tout pour ne plus revenir au pays.

Dufresne entendit l'homme à l'éternel képi ajouter entre haut et bas: — La perte ne sera pas grosse. Il pourrissait son chemin, non sans se retourner vers le conducteur auquel il lança un regard venimeux que l'autre ne pouvait voir.

La nuit était claire et froide. Les étoiles brillaient avec l'éclat qu'elles ont dans les grandes gelées. Un maigre croissant de lune se levait dans les fonds, au-dessus des marais de Jumièges et montait rapidement à l'horizon.

L'ancien mari de Suzanne traversa la petite ville endormie, le moitié de la face cachée dans le col de fourrure de son pardessus, et se trouva sur la route qui longe la Seine en sliant vers le Havre. Il avait environ deux heures et demie à parcourir pour rentrer